

*Don Quichotte*  
*sur le Yangtsé*

Ouvrage publié sous la direction de  
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*L'Opéra de la lune*  
*Trois sœurs*  
*La Plaine*  
*Les Aveugles*  
*Les Triades de Shanghai*

AUX ÉDITIONS ACTES SUD

*De la barbe à papa*  
*Un jour de pluie*

Titre original : *Subei shaonian tianjigede*

© 2013, Bi Feiyu

© 2016, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex  
[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*En couverture* : © Gavin Hellier/robertharding/Corbis

*Mise en page* : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1167-7

BI Feiyu

*Don Quichotte  
sur le Yangtsé*

Traduit du chinois  
par Myriam Kryger



---

*Éditions  
Philippe Picquier*



## PROLOGUE

Je suis né dans le village des Yang, où mes parents étaient instituteurs. En 1969, lorsqu'ils furent mutés au village de Luwang, je découvris une vérité particulièrement déplaisante pour un enfant de cinq ans. Nous n'étions pas originaires du village des Yang et n'avions rien à voir avec ce lieu ; ceux que j'appelais grand-père, grand-mère, oncle, tante ne l'avaient jamais été. Tout était faux. En soi, ce n'était pas un drame de déménager pour Luwang, mais l'enfant que j'étais se sentit brutalement déraciné.

Nous avons vécu à Luwang jusqu'en 1975. Tout allait plutôt bien, mais mes parents furent de nouveau mutés et nous partîmes nous installer au bourg de Zhongbao. En soi, ce n'était pas non plus un drame de déménager pour Zhongbao, mais le jeune garçon de onze ans que j'étais allait vivre un nouveau déracinement et tous ceux qu'il connaissait disparaîtraient sans laisser de traces.

Je fus néanmoins un peu plus chanceux que ma sœur cadette, un peu moins ballotté qu'elle, qui avait aussi vécu au village de Dongfanghong. Ma sœur cadette fut un peu plus chanceuse que ma sœur aînée, qui avait vécu auparavant à Fengyucun.

A Luwang, j'appris une autre chose très importante : je n'avais rien à voir non plus avec les paysans parmi lesquels nous vivions, mon « immatriculation<sup>1</sup> » étant « nationale ». Un voisin un peu plus âgé que moi me révéla ce secret. Il en tenait pour preuve notre carnet d'alimentation. « Immatriculation », « nationale », je ne comprenais pas grand-chose à ces mots compliqués, mais j'eus le sentiment d'être un déserteur, une sorte de traître. La « Nation » était un lieu inaccessible, je venais de nulle part. J'étais déjà un jeune homme lorsque j'appris la véritable signification d'une « immatriculation nationale ».

Les enfants savent qu'il ne faut pas questionner leurs parents sur ce qu'ils taisent. Je ne cherchais pas à comprendre et j'évitais de les interroger, mais je sentais que nous avions atterri ici pour une raison peu glorieuse...

Ma jeunesse fut une longue dérive. J'ai toujours su que je venais de loin et que mon avenir se déroulerait au loin. « Ici » est le seul endroit auquel je n'ai jamais appartenu.

En 1979, nous avons quitté Zhongbao pour le chef-lieu du district de Xinghua. A quinze ans, je

me retrouvais une fois encore déraciné. Cette fois-ci, la perspective de ce nouveau déménagement pour un endroit éloigné m'avait pourtant réjoui. Ce fut une grande déception. A Xinghua, nous nous sommes retrouvés dans le dénuement le plus total. Nous n'avions absolument rien, pas même une minuscule mansarde. Nous fûmes contraints d'habiter à l'hôtel du Peuple. Les clients nous lançaient des regards méfiants chaque fois qu'ils passaient devant notre porte. Moi aussi, je devenais méfiant. Pourquoi ma vie était-elle en lambeaux ? En arrivant à Xinghua, mon père avait pourtant dit : « Nous voici de retour au pays. »

Tout était provisoire et tout était instable. Nous logions au numéro 201-203. Sur chaque couverture et chaque oreiller était écrit en caractères rouge vif *Hôtel du Peuple*. A l'heure des repas, nous traversions la grande rue, un bol à la main, pour aller à la cantine. Depuis ce jour, je hais les hôtels.

*Me voici de retour, tel un étranger dans la maison de mes parents.* Lorsque j'ai lu pour la première fois ce vers d' Ai Qing<sup>2</sup>, j'en ai été bouleversé ; j'avais l'impression d'en être l'auteur. Il n'y a pas de bon ou mauvais poème, il y a ceux qui parlent ou non de vous.

Je devins un adolescent triste et mélancolique. Je repensais au village des Yang, à Luwang, à Zhongbao, à tous ces endroits où j'avais vécu. Je

me disais que je devais bien venir de quelque part, avoir un pays natal, mais que le destin l'avait déchiqueté puis en avait dispersé les morceaux en différents endroits. Je contemplais au loin tous ces fragments éparpillés. Je parlais peu. A quinze, j'ai vieilli d'un seul coup.

Comment cela est-il arrivé ? Tout fut décidé avant ma naissance.

Début 1957. Ma mère est enceinte de ma sœur aînée, mon père est étiqueté « droitiste<sup>3</sup> », notion intéressante qui mérite qu'on s'y arrête. Droitiste signifie « méchant ». Et les gentils ? Ils sont « gauchistes », bien sûr. Notre politique est depuis toujours une politique d'alignement : on se tient bien rangé à gauche ou à droite. Au centre, il y a une vaste région entièrement vide ; pas âme qui vive, pas la moindre habitation. De quoi rendre malade un promoteur immobilier. Un si beau et si vaste terrain, complètement à l'abandon.

C'est donc ainsi que je naquis droitiste en 1964. Peu importe que ce fût au village des Zhang, des Wang, des Li ou des Zhao, tous ces endroits, je les éprouverai, je les verrai, je les entendrai, mais je ne ferai que les effleurer, sans jamais y appartenir. Dans tous ces lieux, je ne ferai que passer.

Je me suis contenté de cette situation. Pourquoi ne pas s'en satisfaire ? Finalement, quel meilleur début dans la vie ? Quel meilleur

entraînement ? Du village au bourg, du bourg au chef-lieu, du chef-lieu à la ville. Le parcours fut méthodique, la répétition parfaite.

Qui est responsable de ce bel itinéraire ? Qui dois-je remercier ? Cette question me hante. Personne n'est à remercier. Ou peut-être mes parents. Leurs malheurs et leurs humiliations ont élargi l'univers de leurs enfants. Mais je n'oserai jamais le leur dire. Ce serait leur manquer de respect, ce serait presque les insulter.

« C'est le destin », voilà la seule chose que je puisse dire ; c'est à la fois une défaite et une fierté.

En réalité je ne suis ni abattu ni fier ; je suis serein.

C'était mon destin, voilà tout.



## I

### SE VÊTIR, SE NOURRIR, SE LOGER, SE DÉPLACER

Tout a été dit sur la pauvreté des années 1960 et 1970. J'ai connu cette pauvreté et n'en ai curieusement pas souffert. J'aurais même pu supporter une pauvreté encore plus grande.

Comment ai-je pu accepter l'état d'indigence dans lequel j'ai passé mon enfance et mon adolescence ? Je suis tout simplement né en ce temps, en ce lieu, et je croyais que la vie était comme ça, voilà tout. Qu'elle ne se résumât pas au souci de se nourrir ou de se vêtir était inconcevable. Nous ne pouvions appréhender le sens de l'existence en dehors de ces préoccupations. Et penser à autre chose était dangereux.

Lors d'une séance de cinéma en plein air, j'avais assisté à la projection d'*Une époque radieuse*<sup>4</sup>. Toute l'assemblée avait applaudi avec ferveur lorsque le héros du film, Xiao Changchun, dans une scène restée célèbre, détruit rageusement un mur sur lequel *riche* est écrit en

gros. C'est ainsi que j'ai découvert ce mot abject, cet idéogramme hideux aux nombreux traits, avec en son milieu le dessin d'une bouche avide surplombant un champ et abritée sous un toit. Tout comme il fallait « éliminer les paysans riches », il fallait « éliminer le mot richesse ».

Si cette époque revenait, je crois que je n'y survivrais pas. Et pourtant cette vie-là, cette manière de se nourrir, de se vêtir, de se loger et de se déplacer n'est pas si lointaine. C'était il y a un peu plus de trente ans.

#### MODES ET TENDANCES

##### *Rapiécages*

Diplômée d'une école normale, ma mère était la plus grande intellectuelle à cent kilomètres à la ronde. Les intellectuels ont leurs petites manies ; pour ma mère, elles se focalisaient sur les habits. Peu importait qu'elle portât des vêtements usés et rapiécés, il était indispensable que deux plis impeccables marquent son pantalon. Il en allait de même pour son chemisier. Elle admirait Zhou Enlai et répétait souvent : « Quelle prestance, ce Zhou Enlai ! » Je ne comprenais pas ce que voulait dire « prestance ». Je me plongeai dans *Le Quotidien du Peuple* pour chercher la réponse. Je

ne savais pas lire mais je finis par deviner. Toutes les photos de Zhou Enlai avaient un point commun : les plis impeccables de son pantalon.

La « prestance », cela n'avait rien de mystérieux, c'était juste une histoire de plis du pantalon. Une année, lors des vacances d'hiver, tous les professeurs du district s'étaient réunis à la ville pour une formation. Ma mère m'avait emmené avec elle. Voyant un professeur portant un pantalon aux deux plis impeccables, je m'écriai : « Quelle prestance ! » Tout le monde se retourna et me dévisagea d'un air surpris. Cette remarque me rendit célèbre et me valut un beignet. Apparemment, c'était bien de dire à quelqu'un qu'il avait de la prestance.

Elle avait ses petits ennuis, ma mère. Elle portait souvent des pantalons rapiécés aux genoux, ce qui était très embêtant pour avoir des plis bien droits.

Un célèbre tableau de l'époque, dont j'ai oublié le titre, représentait Mao, jeune et mince, devant l'entrée d'une grotte à Yan'an<sup>5</sup>, en train de compter sur ses doigts. Deux choses me frappaient dans cette peinture. Que Mao compte sur ses doigts comme les enfants et qu'il porte comme nous des pantalons rapiécés aux genoux.

Nous adorions nos pantalons rapiécés puisque le Grand Timonier avait les mêmes.

Les genoux rapiécés de ma mère ne décourageaient pas son enthousiasme pour les plis bien

droits. A chaque grande occasion, elle remplissait d'eau chaude une tasse en émail et s'en servait comme fer à repasser. Si le résultat n'était pas satisfaisant, elle pliait son pantalon et s'asseyait dessus un long moment. Un jour, un photographe passa au village. Il proposait des portraits ou des photos en pied. Ma mère opta pour le format en pied, dont le résultat suscita l'admiration générale. Photographiée exactement dans le même décor et la même pose que les autres, comment était-il possible qu'elle parût si belle et si altière ? Eh bien, tout simplement parce qu'elle se tenait droite comme un I dans un pantalon repassé aux plis impeccables. Rien à voir avec les autres aux genoux rapiécés, flottants et tout avachis. Si les pantalons de Mao avaient été semblables, il serait resté un simple paysan. Mais avec ses pièces aux genoux repassées épousant parfaitement le pli du pantalon, il était forcément un grand leader révolutionnaire.

Ma mère était une intellectuelle mais elle s'entendait plutôt bien avec les paysans. Un jour que des voisines cancaniaient à la maison, l'une d'entre elles lança, en désignant une autre femme du groupe et son fils : « Et puis celle-là, son gosse, t'as vu un peu les pièces de son pantalon comme elles sont mal fichues ! »

Ma mère et moi tournâmes immédiatement notre regard vers l'enfant, pour nous rendre compte que les réparations de son pantalon

étaient bel et bien navrantes. Ce n'est pas rien, les pièces d'un pantalon ; c'est le reflet des compétences d'une maîtresse de maison. La pièce est-elle découpée bien droit ? A-t-elle été repassée ? La couture est-elle régulière ? Sa couleur est-elle en harmonie avec celle du pantalon ? Ce n'est pas facile de faire une belle réparation. Ma mère savait chanter et danser à merveille, mais elle ne savait pas tenir une aiguille. Elle jeta un coup d'œil à mes vêtements et se sentit remplie de honte. Les pièces de mes habits posaient problème, les coutures n'étaient pas régulières. Elle prit une paire de ciseaux et les arracha toutes. Mes habits sous le bras, elle se rendit chez la femme du comptable de la brigade de production. Celle que l'on appelait « madame la comptable » avait une machine à coudre et était très habile de ses mains. Avec ses grands ciseaux, elle redécoupa régulièrement toutes les pièces de mes vêtements usés, les remit bien en place et les recousit minutieusement à la machine.

Nous étions pauvres, mais ma mère s'est acharnée pour que nous restions propres et que les réparations de nos habits soient bien faites. Nous n'avons jamais eu l'air débraillés. Je lui en suis très reconnaissant. Mon père disait que le plus important pour un homme, c'est d'être respecté. Ma mère disait que le plus important pour un homme, c'est de rester digne. Je crois

que la décence inspire le respect. Je ne sais pas si nous étions respectés, mais je sais que nous sommes restés dignes.

Il y a deux ou trois ans, mon fils, qui était alors au collège, est revenu un jour à la maison en se plaignant que nous étions pauvres. Il s'était sûrement passé quelque chose qui l'avait contrarié. Je l'ai repris vertement en lui expliquant que la dignité n'avait rien à voir avec la pauvreté ou la richesse. Mais il a persisté à penser que le mieux était d'être à la fois riche et respecté.

### *Maillots de bain*

Je ne me souviens pas à quel âge j'ai su nager. Mes parents ne le savent pas non plus, ils ne se sont jamais posé la question. Que les enfants de la campagne frétilent dans les rivières était la chose la plus naturelle du monde. On ne se souciait pas de savoir comment ils y arrivaient. Je me rappelle en revanche parfaitement lorsque j'accompagnais mon fils à ses cours de natation – le maître nageur à ses côtés, moi si inquiet, n'osant m'éloigner d'un seul pas du bassin.

Comment les enfants de la campagne apprennent à nager reste un mystère. En fait, ils n'apprennent pas, ils s'agitent dans l'eau et d'un seul coup, ils savent. C'est un petit miracle du corps. Ils se révèlent à l'eau et se mettent soudain à flotter. Le corps a peut-être conservé une

« mémoire de l'eau » héritée de nos lointains ancêtres aquatiques.

Nous ne portions jamais de maillots de bain. Il aurait été absurde d'enfiler un bout de tissu alors que nous nous promenions fesses à l'air sur la rive.

Alors qui donc a bien pu avoir cette idée ? Qui de nous fut à l'origine de cette formidable trouvaille ? Qui pensa à nouer les angles de deux petits triangles de tissu rouge<sup>6</sup> ? Qui pour la première fois confectionna un maillot de bain avec nos foulards de pionniers ? Cette invention de génie se répandit comme une traînée de poudre ; le « slip foulard rouge » faisait fureur. C'était le look qu'il fallait avoir absolument. En fin de journée, tous les enfants du village se métamorphosaient en petits singes à fesses rouges et sautaient dans la rivière.

Cette mode prit l'envergure d'un véritable phénomène culturel, générant de nouvelles croyances. Une rumeur commençait à se répandre – des esprits maléfiques hantaient la rivière. Pour s'en protéger, il fallait porter un maillot de bain rouge, car les petits démons aquatiques craignaient cette couleur. L'explication était simple ; ce bout de tissu rouge était le feu qui éclairait le lit obscur de la rivière pour en débusquer les esprits ; tous ces petits maillots rouges étaient autant de soleils brûlants qui illuminaient la rivière pour en faire fuir les démons.

La campagne chinoise des années 1960 et 1970 était plongée dans l'ignorance à un point que vous ne pouvez imaginer.

L'ignorance n'est pas effrayante en soi. Ce qui est dangereux, c'est son instrumentalisation pour dominer le monde et les hommes.

Notre mode n'a pas duré très longtemps. Comme tout le reste, elle a été laminée par une force destructrice : la Révolution culturelle. Le directeur de l'école tomba à la renverse lorsqu'il découvrit le secret des maillots de bain. Comment ces sales gosses pouvaient-ils couvrir leur quéquette avec les petits foulards des pionniers ! Mince alors ! En voilà une affaire ! Le petit foulard, c'est tout de même un bout de notre drapeau rougi du sang des martyrs de la révolution. Le mélanger avec un zizi, ce n'était pas convenable.

« Inspection ! Que le coupable se dénonce ! »

Il fut impossible d'établir la vérité et de désigner un coupable. Tout le monde disait avoir imité quelqu'un d'autre. C'était une affaire inextricable. Il aurait fallu punir tous les enfants du village.

La raison politique glisse sur les enfants. Ils restent insensibles aux grands discours. On ne peut pas les attraper. Le ciel les protège.

Même le plus brutal des systèmes a ses failles. Amen ! Amithaba ! Amituofu<sup>7</sup> !

## *Poches*

J'étais déjà adulte quand j'ai vu pour la première fois des soldats américains dans un film de guerre d'Hollywood. Fasciné par le nombre de poches, je suis tombé amoureux de leurs tenues de camouflage. Sur les épaules, sur les manches, sur le col, sur les cuisses, sur les mollets, des poches partout. J'en étais dingue. Je rêvais d'en avoir autant. Un corps couvert de poches, ce n'est pas seulement le triomphe de l'utilitaire, c'est aussi le triomphe de l'imagination et de la puissance économique.

Les garçons attachaient beaucoup d'importance à leurs poches, encore plus précieuses en ces temps d'extrême pauvreté. Avec le système de rationnement, l'attribution de la quantité de tissu par an et par personne était très limitée et strictement réglementée par l'Etat. Sans un coupon, impossible de se procurer le moindre millimètre de tissu.

Pauvres, les hommes font preuve de créativité. Dans mon enfance, les femmes étaient de véritables génies de l'économie. On flottait dans les habits neufs, toujours trop grands, portés jusqu'à ce qu'ils soient beaucoup trop petits. Pour économiser le tissu, nos chemises étaient dépourvues de poches et nos pantalons n'en avaient qu'une seule.

C'était un vrai problème pour les enfants ; ils avaient besoin d'y glisser toutes sortes de

bricoles : lance-pierres, cailloux, boules de ginkgo, petits bouts de papier, toupies... Notre unique petite poche était remplie de cochonneries, à nos yeux de véritables trésors.

Maître de mes poches, le lance-pierre était mon jeu préféré et j'étais le plus fort du village. Le mien était remarquable, un véritable char d'assaut. Il n'était pas fabriqué comme la plupart avec un cordon de cuir en guise d'élastique ; il était en avance sur son époque. Je vais vous expliquer pourquoi.

Ma mère était très amie avec la femme médecin du village. L'élasticité du petit tuyau jaune pisseux qu'elle utilisait pour les perfusions le rendait à mes yeux exceptionnel. Il aurait permis des tirs de très longue portée. J'avais pensé le voler puis vite abandonné l'idée, de peur d'être découvert.

J'avais imploré la complicité de ma mère pour qu'elle demande à son amie de lui en donner un. Elle s'était retrouvée bien embarrassée. Il n'y en avait que trois au dispensaire du village et ils servaient tout le temps, ils étaient très précieux. Entre deux utilisations, ils étaient « stérilisés », en fait trempés dans l'alcool chauffé d'une lampe, alors qu'il ne fallait surtout pas. Le tube se fendillait rapidement et perdait son élasticité. Les petites fissures s'agrandissaient et finissaient par être fatales. Il me fallait donc un tuyau tout neuf. Ce n'était pas simple de s'en procurer. L'amie de

ma mère lui avait promis d'essayer la prochaine fois qu'elle se rendrait à la commune populaire.

Encore aujourd'hui, j'ai horreur d'attendre. J'ai passé mon enfance dans les tourments de l'attente. Il fallait attendre pour tout. Attendre pour manger de la viande, attendre pour voir un film, attendre pendant les visites à la famille, attendre pendant les grandes réunions politiques. J'ai passé mon enfance et mon adolescence à attendre. Voilà pourquoi elles m'ont paru si longues. La plupart du temps, l'attente ne débouchait sur rien. Les déceptions successives m'ont donné une capacité d'endurance incomparable. L'attente et la déception m'ont construit. Le vide créé par l'attente est comblé par l'intensité de la vie intérieure.

Un jour arriva où ma mère rentra à la maison avec un mystérieux sourire, les yeux perdus dans le vague. Moi seul en compris la raison. J'ai aimé à la folie ce sourire, lié à une promesse ancienne, à une attente désespérée. J'étais ému aux larmes. Ce fut l'une des rares fois où, malgré la détresse dans laquelle nous vivions, ma patience fut récompensée. Ce sourire, que j'ai parfois revu sur son visage, m'a toujours bouleversé.

Ma mère me remit le tuyau. J'allais enfin avoir un lance-pierre d'exception, en avance sur son temps. Je me rendis fièrement chez le menuisier pour qu'il me taille une branche de mûrier, bois souple et résistant, parfaitement adapté aux

tirs. C'était l'été et la nature m'offrait d'innombrables munitions. Les margousiers regorgeaient de fruits qui pendaient aux branches ; leur taille était parfaite, ils étaient bien ronds, lourds et charnus.

Pour m'entraîner à viser, j'avais mis au point une méthode rigoureuse. Je dessinais des cercles de plus en plus petits sur le tableau noir et je m'exerçais à en viser le centre avec de petits bouts de craie que j'avais volés à mes parents. J'ai toujours été obsédé par la maîtrise du geste et de la technique. Dans tous les sports que j'ai plus tard pratiqués, c'est avec la même rigueur que je me suis entraîné. Peut-être est-ce mes professeurs de parents qui m'ont transmis ce goût de l'apprentissage méthodique. J'ai une âme d'instructeur. Je devins un excellent tireur et le cauchemar des oiseaux du village.

En 1984, aux Jeux olympiques de Los Angeles, la Chine a remporté sa première médaille d'or de l'histoire avec Xu Haifeng au tir au pistolet. Enfant, ce petit vendeur de l'Anhui était fou de lance-pierres et passait son temps à viser les oiseaux. Il était devenu un génie du tir en amoncelant des piles de cadavres de moineaux. J'avais vingt ans l'année où il a remporté sa médaille. Cet été-là, tout le monde s'est mis à parler de lance-pierres, ce jeu de gamins insignifiant. J'étais calme et heureux. Une page de l'histoire se tournait, une nouvelle ère s'ouvrait. Le lance-pierre a

joué un rôle important dans cette transition. Les sociologues ne partageront pas mon analyse, mais le lance-pierre fut un jalon important de notre histoire, de la mienne du moins. Le pistolet à air comprimé de Xu Haifeng a mis fin à l'ère du lance-pierre tout en le célébrant une dernière fois. Une nouvelle page d'histoire s'est ouverte.

J'étais heureux avec mon lance-pierre mais mon unique poche limitait mes exploits. J'épuisais en un rien de temps mes réserves de fruits de margousiers. De surcroît, comme je tirais avec la main gauche, l'emplacement de la poche du côté droit n'était pas du tout pratique pour attraper rapidement les munitions. J'étais un vaillant soldat mais des conditions défavorables entravaient mes ardeurs. J'aurais tellement voulu avoir plusieurs poches. Je les aurais toutes remplies de fruits de margousiers ; cheveux au vent, je serais parti au combat, le corps gonflé de poches pleines de munitions ; les nuages noirs s'amoncelleraient capricieusement et moi, je sourirais, les yeux mi-clos, la tête haute, le regard tourné vers le ciel où tournoieraient les oiseaux et je lèverais lentement le bras dans leur direction – enfant de la Chine rouge, tels étaient mes fantasmes d'héroïsme lyrique sortis tout droit des images de propagande. Chez les pauvres, les rêves tournent vite au ridicule. Avec mes vêtements rapiécés et mon unique poche, je

ressemblais plus à un petit mendiant qu'à un héros de la révolution.

### *Chaussettes*

Il y a quarante ans, dans un village chinois, mettre des chaussettes pour aller à l'école était un luxe aussi arrogant que de s'y rendre aujourd'hui en Porsche.

Porter des chaussettes était une grande affaire. Ecrire à ce sujet l'est donc aussi. Pour l'aborder, il faut se plier à certaines conventions du récit épique et vous donner, comme tout auteur sérieux, quelques éléments de contexte.

En 1957, mon père fut étiqueté droitiste. L'année 1957<sup>8</sup> fut particulièrement intéressante – il fallait faire attention à chaque parole que l'on prononçait. Le moindre mot de travers – c'est-à-dire susceptible de déplaire à un cadre du Parti – vous attirait de gros ennuis, on devenait soudain un « méchant ». Il y avait tant de méchants qu'il fallait trouver une manière innovante et créative de les désigner. C'est ainsi que surgit le nouveau concept de « droitiste ».

Mon droitiste de père fut envoyé à la campagne. Ma mère était du voyage. Elle était institutrice, elle n'avait rien dit qui déplaise aux dirigeants, du moins qu'ils aient entendu. Elle restait donc une gauchiste, ce qui présentait certains avantages. Le principal étant que pour

un travail identique, le gauchiste recevait vingt-quatre yuans par mois, alors que le droitiste n'était pas payé. Vingt-quatre yuans, aujourd'hui ce n'est pas assez pour se payer un cappuccino. Mais à l'époque, ces vingt-quatre yuans plaçaient ma mère dans la catégorie des « nantis ». J'étais un gosse de riche.

Etre enfant de droitiste, quel manque de chance, mais ma situation matérielle était un peu moins désastreuse que celle des paysans. Dans l'histoire de l'humanité, il n'y a pas de condition plus terrible que celle de la paysannerie chinoise. A ce malheur, s'ajoute celui du silence. Les paysans chinois n'ont jamais eu les moyens de raconter leurs drames. Leurs millions de cadavres ne sont que des statistiques. Leurs voix sont restées absentes de l'histoire. Il faut les faire entendre.

Les enfants de nantis devaient avoir quelques marqueurs distinctifs. En hiver, ils portaient des chaussures de coton avec des chaussettes, ce drôle de petit bout de tissu qui recouvre le pied et la cheville.

J'avais en tout deux paires de chaussettes en nylon. Nous lavions le linge une fois par semaine. C'était alors un tas de vêtements terriblement sales. Comme tous les garçons, je transpirais beaucoup des pieds. Au bout de la première heure de classe, mes chaussettes étaient déjà humides. A la fin de la journée, elles étaient

complètement trempées, tout comme mes chaussures. Mon père, toujours perspicace, m'avait conseillé de dormir sur mes chaussettes afin de les faire sécher avec la chaleur de mon corps pendant la nuit.

J'arrivais à enfiler des chaussettes sèches chaque matin, mais elles gardaient l'odeur nauséabonde de la transpiration de la veille. Et l'extrémité avait durci. Pendant la journée, lorsque mes pieds recommençaient à transpirer, le bout rigide ramollissait progressivement, devenant collant et visqueux. Au bout de sept jours, c'était un désastre. Sur une semaine, je n'appréciais mes chaussettes qu'un seul jour. Les six autres, je les haïssais. C'était un calvaire. Elles étaient glacées, humides, et sentaient affreusement mauvais. Je mourais d'envie de les jeter au feu et de les voir flamber.

Mais ma mère tenait absolument à ce que je les porte. C'était sa fierté. Comme les ceintures, les chaussettes étaient à ses yeux indispensables pour être habillé « à l'occidentale ».

J'en profite pour vous parler aussi de mes chaussures en coton. Bien que « gosse de riche », je ne pouvais pas me permettre de réclamer chaque année une nouvelle paire. A l'approche du Nouvel An, la torture des chaussures trop petites commençait. Pour régler le problème, j'aurais pu porter mes chaussures comme des chaussons, en laissant dépasser le talon, mais il était

impensable pour ma mère, femme si fière, de laisser son fils traîner des pieds. J'aurais eu l'air d'un « mauvais élève », disait-elle. Sa solution était de découdre partiellement les deux pans arrière de mes chaussures de coton. Je n'avais plus mal aux pieds mais mon talon dépassait et j'avais tous les hivers des engelures terribles.

Inutile de s'apitoyer, tous les enfants de la campagne avaient des engelures en hiver. Ce n'était pas grave, tout rentrait dans l'ordre au printemps. Mais pour moi qui portais des chaussettes, c'était différent. Le soir, je devais retirer tout doucement mes chaussettes pour les décoller en douceur de mes engelures. Si je faisais un mouvement trop rapide, je me retrouvais les pieds en sang.

C'était chaque soir une douleur atroce. Je n'étais pourtant pas douillet.

Mère, j'ai souffert pour que tu gardes ta dignité de « femme riche du village ». Aujourd'hui, quand mon fils évoque les « fils de riches », je lui dis qu'il n'a rien à leur envier. Je lui dis qu'on ne peut pas tout avoir et je lui parle de mes chaussettes, qui furent un véritable supplice.

*Tiges de maïs*

Je n'ai jamais vu de canne à sucre dans mon enfance, il n'en poussait pas dans notre région, mais le mot m'était familier. Pour évoquer avec emphase quelque chose que l'on aimait beaucoup, on disait souvent, « c'est encore plus sucré que la canne à sucre ». Le langage évolue dans un espace mystérieux, plus vaste que l'univers. Je pouvais connaître la canne à sucre sans en avoir jamais vu. Elle était même pour moi la mesure du sucré. Ce mot avait une force incroyable, il était saturé. Il incarnait l'idéal de la douceur. Les papilles de mon imagination s'en délectaient.

Les lectures de l'enfance sont si importantes ; elles permettent de construire un monde inébranlable. *On peut traverser l'océan avant de l'avoir vu*, écrit Zhang Ailing<sup>9</sup>.

« Encore plus sucré que la canne à sucre », quelle belle image, quelle superbe exagération ! « Toutes les métaphores sont boiteuses », disait Lénine. Il avait tort. En matière de langage, vous pouvez me faire confiance. C'est vaste et profond, une métaphore, c'est aussi beau que le rêve éveillé d'un enfant.

Peu importait qu'il n'y eût pas de canne à sucre, le langage nous permettait d'en savourer. J'ai longtemps cru fort savants ceux qui connaissaient

la douceur des tiges de maïs. « Plus sucrées que la canne à sucre », répétaient-ils. J'ai compris plus tard qu'ils étaient surtout affamés. Leur ventre vide les avait conduits à dévorer des tiges de maïs. Un pauvre diable plongé dans la misère était un jour tombé par chance sur un maïs qui, n'ayant pas encore donné d'épi, gardait concentrés toutes les vitamines et le sucre dans sa tige. Un goût merveilleux s'était répandu dans sa bouche quand il l'avait goûtée. Une sensation qui lui avait procuré un immense plaisir. Grâce à cette découverte, il avait survécu quand tous les autres mouraient de faim. Juste avant de rendre l'âme, il avait confié à ses enfants son précieux secret. Des milliers d'années plus tard, ce secret était arrivé à mes oreilles. Voilà comment un jeune garçon gringalet du nom de Bi Feiyu avait un jour annoncé à ses intellectuels de parents que les maïs qui n'avaient pas encore donné d'épis étaient en fait des cannes à sucre.

La connaissance est en elle-même puissance<sup>10</sup>. Elle permet aussi de satisfaire sa gourmandise.

Equipés d'une faucille, nous pénétrions dans des champs de maïs bien plus hauts que nous. Nous rôdions au fond de cette forêt sombre et oppressante. Les larges feuilles, souples et coupantes, nous lacéraient la peau. Chaque maïs qui n'avait pas encore donné d'épi était à nos yeux un ennemi japonais qu'il fallait abattre. Nous nous approchions des lignes adverses,

prudents mais vaillants, avides d'accomplir notre mission sacrée afin de satisfaire notre gourmandise. Les voleurs de « canne à sucre » ressortaient du champ ensanglantés, comme les soldats d'un régiment héroïque après un terrible combat.

Bien souvent nos efforts étaient vains, ce n'était pas le bon moment et nous revenions bredouilles, défaits, dégoulinant de sueur et sans le moindre goût sucré au fond du gosier.

Laissant derrière nous un champ de bataille jonché de cadavres, le combat ne nous avait apporté aucun plaisir. Deux ou trois jours plus tard, à coup sûr, quelqu'un du village hurlerait : « Ah, les voyous ! Les goinfres ! Si je les attrape, je les égorge ! » Nos petits visages tout maigres resteraient impassibles. Nous garderions un calme surprenant et ne réagirions pas aux insultes. Nous étions une armée de l'ombre infiltrée parmi le peuple.

Lors de la récolte officielle, les choses se passaient autrement. Les maïs étaient alignés sur l'aire de battage et les enfants, de la terre et du sang autour de la bouche, se bouscuaient, impatients de manger le plus de tiges possible. Les adultes se montraient bienveillants et généreux. Lorsqu'ils trouvaient une « canne à sucre », ils la goûtaient et s'écriaient : « Que c'est bon, plus sucré que la canne à sucre ! » Puis ils tendaient la « canne » dégoulinante de salive à l'enfant qui se trouvait près d'eux.

Pour une histoire de canne à sucre, une jeune mariée était devenue très impopulaire l'été de son arrivée dans notre village. On l'avait vue traîner son gros ventre, tenant d'une main un panier rempli de « cannes à sucre », de l'autre un banc. Elle cherchait un endroit pour prendre le frais. Elle finit par se poser dans une petite ruelle ombragée. A califourchon sur son banc avec ses grosses cuisses, elle se mit à mâchouiller ses bâtons de canne à sucre les uns après les autres, sans s'arrêter. A peine avait-elle fini une tige qu'elle en prenait une autre. Plantés à côté d'elle, nous n'arrêtons pas de la regarder. Sans hâte, toute à son aise, satisfaite et indifférente, elle continuait son festin. Elle dévora ainsi un panier entier de cannes à sucre.

Le soir même, on la surnomma la « vieille bouffeuse ». On la détestait, on ne la voulait pas chez nous.

Nous ne pouvions pas comprendre une femme enceinte sous-alimentée qui tentait simplement d'accumuler des réserves pour son enfant à venir en comptant sur les bienfaits de la « canne à sucre ». Cette obsession la rendait aveugle. Elle ne s'apercevait même pas qu'un groupe de gamins affamés l'entourait. Seuls existaient son gros ventre et son futur bébé.

Enfant, je rêvais de construire une grande maison avec trois vastes pièces remplies de cannes à sucre. Chaque jour, au lever du soleil, je m'assiérais sur le pas de la porte et je commencerais à

dévoré mes cannes ; je les dévorerais jusqu'à la fin du jour, jusqu'à ce qu'un soleil rouge sang disparaisse à l'horizon. Telle était mon ambition. L'insatisfaite voracité de mon enfance a grandi avec moi. Impétueuse salive blessée, qu'il a fallu à chaque fois ravalé. C'est mon plus grand secret.

### *Tangyuan*

Je ne me souviens plus en quelle occasion, j'ai un jour eu la chance d'avoir un bol de *tangyuan*. On m'avait servi quatre boulettes de riz gluant, puis quelqu'un m'en avait donné quatre autres. Je les ai toutes dévorées. Estimant que c'était beaucoup pour un enfant de mon âge, ma mère a décrété ce jour-là que son fils « adorait les *tangyuan* » et elle racontait à l'envi que j'en avais mangé huit d'un coup.

J'ai bientôt cinquante ans et elle est toujours convaincue que son fils adore les *tangyuan*. En vérité, je ne les aime pas du tout. Mais à l'époque la question ne se posait pas. L'unique préoccupation était de savoir s'il y avait quelque chose à se mettre sous la dent. Quand c'était le cas, on mangeait jusqu'à la dernière miette.

Je n'ai pas dit à ma mère que ces huit boulettes de riz gluant m'avaient rendu malade. J'avais honte. Tous les enfants les auraient dévorées comme moi s'ils en avaient eu l'occasion.

Cette histoire est restée gravée dans ma mémoire, car les *tangyuan* faisaient partie des « bonnes choses », qui étaient très rares. « Chien famélique se souvient mille ans de la merde dont il s'est régalé », était l'expression favorite de mon père en la matière. Ces boulettes de riz gluant, je les ai mangées il y a plus de quarante ans et je m'en souviens encore.

Que dire d'autre sur le sujet ?

Les jours fastes, lorsque « quelque chose de bon » se préparait dans une maison, il était très mal vu de se cacher pour s'enfiler en douce un petit festin. C'était à coup sûr s'attirer le mépris de tout le village. Si vous vous demandez comment il était possible de savoir ce que cuisinaient les voisins, c'est que vous n'avez jamais connu la faim. Vous ne savez pas que la faim altère les sens et décuple l'odorat, qui en devient exacerbé, déchaîné comme un chien enragé. On arrivait à sentir l'odeur d'un ragoût de porc qui mijotait à l'autre bout du village.

Il fallait l'accompagner de chou, carottes ou taro en quantité, afin de pouvoir en offrir un bol à tous les voisins, oncles et cousins ; on ajoutait un petit bout de viande pour décorer.

Les gens de la campagne ne sont pas moins égoïstes ou méchants que les autres, mais ils ont leurs coutumes et leurs habitudes, ces forces d'inertie de l'esprit, qui les faisaient penser aux autres quand ils avaient quelque chose de bon.

C'était normal. Les « autres » englobaient aussi ceux qui venaient d'ailleurs, comme nous.

Je ne peux m'empêcher de citer une fois encore, comme je le fais souvent, cette chanson populaire russe dont la mélodie a inspiré l'*Andante cantabile* de Tchaïkovski :

*Vania assis sur son divan,  
Une bouteille à la main,  
Vania assis sur son divan,  
Son verre à la main  
Avant de le remplir  
Vania fait venir Katinka.*

La mélodie m'est familière depuis longtemps, mais je n'ai découvert les paroles qu'à l'hiver 1987. C'était ma dernière année d'université, j'étais seul dans mon dortoir. A peine avais-je lu la dernière phrase que j'ai fondu en larmes. Je n'avais pas besoin de rechercher bien loin dans mes souvenirs. Le passé, encore tout frais dans ma mémoire, resurgissait. En ces temps si durs et si cruels, en ces temps de révolution, certaines traditions rurales, douces et grandioses, avaient résisté au milieu des horreurs et des souffrances. Les villages étaient remplis de Vania et de Katinka. J'ai quitté la campagne sans avoir eu le temps de devenir à mon tour un Vania. J'ai une dette envers tous les Vania.

Cette pratique du partage, qui déclinait déjà largement, a fini par disparaître complètement.

Dans un système violent, le meilleur de la tradition est anéanti.

Qu'est devenu le partage ?

*La charité, ce n'est pas de lancer un os à un chien, c'est de le partager avec lui*<sup>11</sup>.

J'ai découvert cette phrase de Jack London dans la bibliothèque de l'école normale de Yangzhou lorsque j'étais étudiant. Elle est ancrée dans ma chair. Elle dit l'essence du partage. Elle dit la bonté du partage.

Avec cette phrase de Jack London, j'ai compris le sens du mot « partage », le plus important de tous. Ce mot qui permet à un enfant de grandir. Un enfant qui rêvait de faire des réserves de canne à sucre à son unique usage et de les dévorer tout seul de l'aube à la tombée de la nuit.

Si un jour il ne me reste plus rien, je tiendrai encore debout, non par grandeur, je n'en ai aucune, mais parce que tant de personnes m'ont offert leur os en partage. Je veux poursuivre leur geste et le transmettre.

Je rêve que le « partage » devienne le mot le plus utilisé de la langue chinoise. Je rêve de le voir agir au cœur de nos vies.

### *Fèves*

Les fèves sont surtout cultivées dans le sud de la Chine. Elles ne constituent pas un aliment de base ; elles sont utilisées pour les sauces ou la

fabrication de vermicelles. Durs et cassants, ces derniers sont peu appréciés. On leur préfère les vermicelles de farine de pomme de terre, longs et résistants. La longueur d'un vermicelle est primordiale pour le plaisir qu'il procure en bouche.

La culture de la fève était peu répandue. Les paysans consacraient des parcelles entières aux productions « sérieuses », comme le blé, l'orge ou le riz. Les fèves étaient cultivées dans des zones marginales et difficiles d'accès, le long des diguettes ou des rivières. Leur faible quantité les rendait précieuses, presque un produit de luxe. Les fèves d'arhat<sup>12</sup> ravissaient les enfants. Nous enfiliions sur un fil de fer les graines bouillies pour les manger en collier ; la salle de classe se remplissait de disciples de Bouddha.

Croustillantes et parfumées, les fèves sautées étaient les meilleures. Elles avaient pour unique défaut d'être un peu dures. Mais les enfants ont de bonnes dents. En dehors du Nouvel An, les occasions d'en manger étaient rares.

J'ai un souvenir de fèves que je n'oublierai jamais. Je veux vous le raconter.

En 1964, l'année de ma naissance au village des Yang, la situation de mon père s'était déjà beaucoup améliorée, il avait le droit d'exercer comme instituteur suppléant à l'école où enseignait ma mère. La vieille femme qui venait nous garder à la maison pendant que mes parents

travaillaient devint ma « grand-mère ». Je passais beaucoup plus de temps avec elle qu'avec eux.

En 1969, l'année de mes cinq ans, mes parents furent mutés au village de Luwang. Ma grand-mère ne partit pas avec nous et c'est alors seulement que je compris qu'elle n'était pas ma véritable grand-mère.

En 1975, l'année de mes onze ans, mes parents furent mutés beaucoup plus loin, au bourg de Zhongbao. Aujourd'hui, par l'autoroute, c'est à moins d'une heure du village des Yang ; à l'époque, dans cette région de cours d'eau où nous circulions en barque, c'était un long voyage. Même avec une petite embarcation à moteur, il fallait une bonne journée pour y aller. Avant le départ, je retournai au village des Yang rendre visite à ma grand-mère.

« Je sais que vous partez », dit-elle dès mon arrivée.

Elle était heureuse que je sois revenu la voir. Elle trouvait que j'avais beaucoup changé et disait que j'étais un grand garçon maintenant. Elle se mit à déverser un flot de paroles en s'adressant au portrait de son mari accroché au mur. Elle était veuve depuis très peu de temps. Elle affectait un air joyeux mais je sentais qu'elle en avait gros sur le cœur et qu'elle faisait beaucoup d'efforts pour montrer un visage souriant. J'étais oppressé et je n'arrivais pas à prononcer un mot. Elle me parlait de la maladie de son mari

en essayant d'afficher une certaine désinvolture. « De toute façon, il faut bien mourir un jour », disait-elle. Mais elle n'arrivait pas à se pardonner de l'avoir laissé partir sans lui donner un bon repas.

« Y avait rien à la maison », répétait-elle.

Ce jour-là, j'ai compris que les morts tourmentent les vivants et continuent d'exister à travers leur douleur. Grand-mère se torturait de n'avoir pu donner à son mari quelque chose de bon à manger pour son dernier repas. Comme je venais dire au revoir, elle voulut que j'accomplisse un rite. Elle me fit déposer un peu de gratin de riz brûlé devant le portrait de grand-père. Pour montrer ma piété filiale, je devais lui offrir de la nourriture, disait-elle. En regardant la petite portion de riz, elle dit en riant :

« Ah ben, ça peut pas mâcher, les morts. »

Sa petite-fille, à l'époque encore bébé, dormait dans un berceau à côté de nous. Plus tard, elle m'a dit que sa grand-mère lui avait raconté la scène.

A l'approche du soir, grand-mère me dit qu'il ne fallait pas que je tarde à rentrer. Elle voulait me donner quelque chose ; elle hésitait ; elle était très pauvre. Elle pensa d'abord à des œufs. Elle les avait en main lorsqu'elle changea d'avis, craignant que je ne les casse en route. Elle disait que ce n'était pas pratique à transporter. Elle les reposa et attrapa une fourche pour décrocher un

panier suspendu à une poutre. Il était rempli de fèves. Elle me demanda de l'aider à allumer un feu. Elle avait décidé de me préparer des fèves sautées. Plus tard seulement je compris à quel point ces fèves étaient précieuses : ma grand-mère les avait accumulées à grand-peine, une à une, pour les planter l'année suivante – on accrochait aux poutres les fèves que l'on destinait aux semences. Elle fit refroidir les fèves bouillantes dans une pelle qu'elle agita un bon moment. Elle me demanda d'enlever ma veste et prit du fil et une aiguille. Elle cousit chacune des manches pour en fermer le poignet. Elle avait ainsi deux grandes poches pour y glisser les fèves. Elle mit la veste sur mes épaules. Les manches formaient deux colonnes bien droites qui retombaient sur ma poitrine. Elle me caressa la tête pendant un moment et finit par dire :

« Allez, vas-y, mon petit, sois bien sage. »

C'était la première fois que j'avais autant de fèves. Elles étaient toutes pour moi. J'étais comme un fou sur le chemin du retour. En marchant, je mangeai les fèves encore chaudes. J'en mangeai tellement que je m'arrêtai souvent pour boire à la rivière. Je laissai derrière moi le village des Yang et ma grand-mère. Le souvenir de cette visite me bouleverse chaque fois que j'y repense. Je regrette de n'avoir pas compris, du haut de mes onze ans, ce qu'il s'y jouait. « Que Dieu pardonne à la jeunesse », dit un proverbe

occidental. Tout le monde peut pardonner à la jeunesse, sauf l'adulte que l'on est devenu.

En 1986, alors étudiant à l'université de Yangzhou, j'ai reçu une lettre de mon père m'annonçant que la fille de ma grand-mère, que j'appelais « tante », était morte. Elle avait avalé des pesticides. Je me suis rendu immédiatement au village des Yang. J'avais vingt-deux ans et cela faisait onze ans que je n'étais pas retourné voir ma grand-mère. J'ai honte d'avouer que j'avais presque oublié cette vieille femme. La nuit, j'y repensais parfois, mais au matin son image s'effaçait. Elle m'a reconnu immédiatement. En la retrouvant, j'ai réalisé qu'elle était toute petite. Elle voulait absolument me caresser la tête et je devais me baisser. Elle ne semblait pas effondrée, comme je l'avais imaginé, ce qui m'a soulagé. Je me suis un peu détendu. « Elle ne voulait plus vivre, la fillette », a-t-elle dit seulement.

Elle est morte peu de temps après. Elle n'en pouvait plus, elle avait trop de chagrin. Elle n'avait jamais montré sa souffrance, surtout à ses proches. Elle était de ceux qui absorbent la douleur des autres et ne font jamais partager la leur.

En 1989, j'ai revu sa petite-fille qui était venue faire ses études à Nankin.

« Tes cheveux sont très doux, m'a-t-elle confié.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Grand-mère me l'a dit. Elle parlait tout le temps de toi, jusqu'à sa mort. »

J'étais bouleversé. Elle avait tant pensé à moi, j'avais si peu pensé à elle. Il en avait été ainsi avec ma grand-mère.

Les fèves sont devenues mon plat préféré.

Je ne connais pas ma grand-mère biologique. Même mon père ne sait pas qui est sa mère. Je ne m'en souciais pas, j'aurais tant voulu que ma grand-mère d'adoption fût ma véritable grand-mère et que mon père fût son véritable fils.

## INTÉRIEURS

### *Temple*

J'ai vécu mes premières années dans une maison étrangement haute et spacieuse. Un temple.

A ma naissance, ma mère était institutrice au village des Yang, très pauvre et dépourvu d'école. Le temple avait été réquisitionné pour en tenir lieu – c'était une pratique assez courante, il fallait se débarrasser de la religion et des superstitions.

Mes souvenirs du temple sont assez vagues, j'étais très jeune. Il m'est resté une sensation profonde d'espace et de hauteur.

J'ai une mémoire excellente et quand je vois mon père, ce qui arrive assez rarement, c'est une cause de dispute. Il affirme que je ne peux pas

me souvenir de choses aussi anciennes. Heureusement, ma mère intervient pour confirmer les souvenirs que j'évoque et mon père, taciturne, tente de lutter contre ses pertes de mémoire.

L'école du village se limitait à une classe à plusieurs niveaux. Les enfants, assis au centre du temple face au tableau noir, étaient répartis en trois rangées. Je me souviens de ma mère très occupée, sautant d'un rang, d'un niveau et d'une matière à l'autre, enseignant à la fois le chinois, les mathématiques et le chant.

Elle était autoritaire et les élèves la craignaient. J'ai vu beaucoup d'instituteurs de campagne trop doux, débordés par des élèves qui les faisaient pleurer. Ma mère tenait sa classe et était un très bon professeur. Ses élèves s'en souviennent encore.

Ses cours étaient vivants. Sa voix, claire, belle et sonore lui permettait de se faire entendre dans la vaste salle du temple où piaillaient les moineaux réfugiés dans les poutres du plafond.

Ce que nous appelions notre « maison » était un petit recoin du temple. Il y faisait toujours très sombre. La nuit tombée, c'était en revanche le seul endroit éclairé, le reste du temple étant plongé dans l'obscurité. Nous n'avions qu'une minuscule lampe à huile qui diffusait une très faible lumière jaune ; elle éclairait difficilement notre petite table et le chevet du lit à la fois. Nous avons l'impression d'être engloutis au cœur

d'une nuit sans étoiles, épaisse et noire. Un noir absolu et infini qui enveloppait tout. Pas de vent, pas de pluie, pas un bruit. Pour un tout jeune enfant qui commençait à prendre conscience du monde, c'était sinistre.

Les oiseaux atténuaient l'austérité du bâtiment. Le toit était envahi par les moineaux qui pépiaient dès l'aube. Lorsque ma mère se levait et poussait, dans un grand fracas, la lourde porte du temple, tous les oiseaux se précipitaient dehors en gazouillant et le silence régnait soudain dans le temple. C'est ainsi que nos journées commençaient.

Le chant des oiseaux ou plutôt le vacarme des moineaux qui me réveillait tous les matins est mon premier souvenir.

En 1983, j'ai quitté Xinghua pour Yangzhou. En visitant Pingshan, j'ai remis pour la première fois les pieds dans un temple. Tous mes souvenirs ont resurgi. Attiré par le bois épais et l'odeur de l'encens, je me suis senti apaisé. Les bouddhistes diraient que c'est mon karma ; dix-neuf ans plus tôt, j'avais vécu dans un temple.

Je ne suis pas bouddhiste mais j'aime les temples. Je m'y sens bien. J'inhale les effluves d'encens, ma respiration se fait longue et profonde, je rassemble toutes les parties de mon corps.

Je ne suis pas bouddhiste, mais dans un temple, je joins les mains pour prier. C'est un

moment de paix, c'est une méditation, c'est une célébration.

Dans un temple, je suis heureux ; c'est haut, c'est grand, c'est vaste.

### *Maisons de paille*

Après avoir vécu dans un temple, j'ai passé mon enfance dans des maisons de paille.

La maison de paille est un habitat étrangement proche de la nature, construite par l'homme mais engendrée par la terre.

Les murs de briques en terre crue étaient dépourvus de fenêtres et recouverts de paille. Des constructions très primitives, composées uniquement de glaise, de paille et de bois.

N'ayant pas les moyens d'en acheter, nous fabriquions nous-mêmes les briques.

C'est au fond des rivières que nous trouvions l'argile visqueuse dont nous avons besoin. Il fallait la laisser fermenter dans de grandes fosses pour qu'elle devienne encore plus collante. Nous ajoutons de la paille de blé ou de riz pour la solidifier.

Nous coulions le mélange dans des moules en bois et en ressortions nos briques presque prêtes.

L'opération était assez simple mais il fallait un certain savoir-faire. La condition de la réussite était la patience, indispensable pour obtenir des briques de terre résistantes et solides. Une fois

démoulées, il ne fallait pas les faire sécher au soleil, mais les recouvrir d'herbes et laisser le vent et le temps absorber leur humidité.

Une fois les murs de briques montés, il fallait les enduire d'une fine couche de glaise que nous étalions directement avec la main. Puis nous les recouvrons d'un revêtement de paille tissée qui les protégeait de la pluie.

La résistance limitée des briques en terre crue ne permettant pas de construire de grands murs, les maisons de paille étaient toujours petites et sans fenêtres.

Solides et ne se décomposant pas facilement, les joncs étaient très adaptés à ces maisons. On pouvait aussi utiliser de la paille de blé. Cylindrique et creuse, elle était parfaite en cas de pluie.

Toutes neuves, les maisons de paille étaient magnifiques. D'un jaune d'or éclatant, elles étincelaient sous les rayons du soleil. Au bout de six mois à peine, le toit noircissait et leur déclin commençait. C'était souvent le moment où s'arrondissait le ventre de la jeune mariée qui y habitait.

Je préférais les maisons un peu anciennes, lorsque la nature avait commencé à reprendre ses droits et que se développait un écosystème passionnant et grouillant d'animaux.

Il y avait d'abord les hirondelles. Les paysans, croyant qu'elles portaient chance, installaient des

petits nids sur la poutre maîtresse du plafond pour les y accueillir. Je n'ai jamais constaté que les hirondelles aient apporté la moindre prospérité dans ces maisons, mais j'aime voir dans cette superstition une bienveillance paysanne, offrant aux oiseaux un abri contre le vent et la pluie.

Il y avait aussi les moineaux. Moins nobles et moins séduisants que les hirondelles avec leur bel habit à queue, ils n'osaient pas pénétrer à l'intérieur et s'installaient sur le toit.

Les chauves-souris restaient un mystère. Personne ne repérait où elles se cachaient. Elles surgissaient sournoisement au milieu de la nuit en traçant des courbes étranges. Les adultes disaient qu'il suffisait de lancer en l'air une chaussure pour en attraper. Nous tentions notre chance chaque nuit avec nos chaussures sales et puantes. Elles retombaient désespérément vides. Nos échecs répétés n'ont cependant jamais entamé notre enthousiasme pour ce jeu.

Les abeilles logeaient aussi dans les maisons de paille. Avec leur bouche minuscule, elles creusaient un petit trou dans le mur et se glissaient à l'intérieur. Lorsqu'on se postait devant, elles vous fixaient de leurs petits yeux affolés. J'adorais les attirer hors de leur cachette. Je les titillais d'un brin d'herbe pour les faire sortir et avant qu'elles aient pu s'envoler, je plaquais le goulot d'un petit bocal à l'entrée du trou et je les capturais.

Les araignées étaient gage de bonne fortune. On les appelait les « bêtes du bonheur ». Elles étaient nombreuses et il fallait faire attention à ne pas les écraser. On les voyait parfois tisser leur toile. Ce processus, totalement silencieux, est fascinant. Fabriqué dans l'abdomen puis éjecté après être passé par fusules et filières, le fil est une sorte d'excrément qui permettra à l'araignée d'assurer sa subsistance. Seul être de l'univers qui doit sa survie à ses orifices et à ses déjections, l'araignée accomplit la plus grandiose des performances artistiques.

A la fin de l'automne, les maisons de paille étaient envahies de grillons *ququ* qui s'installaient au pied des murs. Leur chant était magnifique. Nos oreilles entraînées étaient sensibles à toutes les nuances. Il est très difficile d'approcher un grillon. Dès qu'il sent une présence, il se tait. Il fallait rester longtemps accroupi et silencieux pour réussir à les voir.

Il y avait une autre espèce d'orthoptère au chant plus sonore et de taille plus grande que le grillon, que l'on appelait le *yuhulu* et qui avait trois cerques. Très peu de personnes le distinguent du grillon.

La maison de paille était aussi le paradis du monde végétal. Des champignons poussaient sur les chevrons de l'avant-toit, des plants de blé sortaient des murs et le colza déployait fièrement ses belles fleurs jaune d'or.